

SUPRÊME
SOVIÈTE

OLGA SCHMITT

SUPRÊME SOVIÈTE



VOIR DE PRÈS

Ce livre est composé avec le caractère typographique Luciole conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio typographies.fr.

© Le Pas d'oiseau éditions, 2020
© 2021, Voir de Près pour la présente édition

ISBN 978-2-37828-315-5

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

PRÉFACE

Les très bons conteurs, il est rare qu'ils sachent aussi écrire. On les écoute, on adore ça, on voudrait en garder trace, mais la plupart du temps ça ne marche pas. La magie s'évapore. J'ai passé pas mal de soirées avec Olga Schmitt, qui est une amie chère. De tout ce qu'elle raconte, Olga fait une épopée. Le monde de la mode, des marques, du glamour, dans lequel elle a longtemps travaillé, c'est dans sa bouche une comédie humaine féroce et burlesque. On rit, mais ceux qui la connaissent bien savent que c'est après la fin

du dîner, quand la première vague d'invités est partie et que la seconde s'incruste en passant du vin à la vodka, qu'en insistant un peu, à peine, on peut aiguiller Olga vers sa vraie légende dorée : son enfance moscovite. J'ai souvent pensé, en l'écoutant : tout ça, il faudrait l'écrire. Je lui dis même, imprudemment : « tu devrais l'écrire ». « Un jour », répondait-elle, et je pensais que jusqu'à la fin de sa vie elle dirait « un jour » et que ce serait dommage et qu'en même temps ce serait très bien comme ça, car c'est ce qui advient qui est très bien comme ça, le reste on s'en fout. Sauf que ce jour a fini par arriver, sauf qu'Olga a fini par les écrire,

ces histoires qui nous ont tant fait rire, tant fait pleurer, tant ému. Et que, contre toute attente, elles gardent une fois écrites la fraîcheur et la grâce du récit oral. Je ne veux pas déflorer ce que vous allez lire. Je vous envie de découvrir l'histoire du fil qui, à travers Moscou, relie à sa grand-mère la petite fille hospitalisée. Je vous envie de faire connaissance avec l'immense Oleg Tselkov, qui a conquis la mère d'Olga, qu'il ne connaissait pas, dont la beauté l'avait foudroyé, en lui prenant la main dans une soirée et en disant à tous : « Vous connaissez ma femme, bien entendu. » Je vous envie d'être guidé par Olga dans ce dédale d'appartements communau-

taires et de cuisines surchauffées où on refaisait le monde, sous Krouchtchev puis Brejnev, en buvant de la *samagonka*, la redoutable vodka faite à la maison, et en mangeant des *pelmenis* et des cornichons. Je vous envie parce que, même si vous ne la connaissez pas encore, vous allez bientôt chercher sur Youtube et entendre pour la première fois « Le foulard bleu », une chanson qu'aucun Russe ne peut écouter sans pleurer, et vous l'écouteriez en boucle, comme vous regarderez en boucle, si ce livre comme il est probable vous a filé le virus, Moscou ne croit pas aux larmes. Et surtout, quand vous arriverez à la fin, vous décou-

vrirez la magnifique conclusion du livre. Vous n'allez pas tarder à comprendre, il suffit de tourner la page : peut-être que, comme Olga et comme moi, vous avez atteint le temps où on revient de la fête ; mais vous allez savoir en la lisant ce que c'était, ce que ç'a été que d'aller à la fête.

Emmanuel Carrère

*Pour Maxime Fors,
qui porte bien son nom.*

« Toutes les tentatives du
maudit Occident de mettre la
Russie à genoux se sont avérées
vaines. La Russie est restée
couchée. »

*(Plaisanterie moscovite de
l'époque brejnévienne.)*

Une silhouette brune, massive, se détache sur le paysage blanc. Une autre, minuscule, la suit. C'est une grand-mère et sa petite-fille qui s'enfoncent dans la taïga, à l'aube. Habillées de peaux de mouton retournées, la tête protégée par la chapka à oreilles rabattues, le bas du visage abrité par une laine rêche, elles avancent sans parler. Le crissement régulier de leurs bottes de feutre agrémentées de galoches en caoutchouc ne dérange pas le silence tout de givre de la forêt. Tout comme le grondement sourd de la neige qui, çà et

là, s'écroule du haut d'un sapin, ou le battement d'aile d'un bouvreuil, il en fait partie. La femme porte dans son dos un fusil, et la petite – une gibecière aussi lourde qu'elle. Garnie de *pelmeni* congelés, raviolis à la viande bon marché, juteuse car grasse, et d'une flasque d'alcool pur, la besace signe une longue journée de chasse.

Couché sur le flanc, l'élan expire en soubresauts. Saigné d'un coup de couteau sec par la femme, il offre ses entrailles fumantes. Le foie est l'organe délicieux. Le voilà extrait, recouvert de sel, prêt à être dévoré. Deux tiers pour la femme, un tiers pour la fillette de six ans. Ensemble et d'un même geste ancestral, elles

s'en bâfrent, en vitesse. Par moins quarante, on ne traîne pas.

Cinquante ans plus tard, Lidia la Sibérienne a quatre-vingt-huit ans. Loin de sa Sibérie natale, elle est allongée sur un matelas flottant spécialement conçu pour éviter les escarres aux paraplégiques. Elle a conservé la stature colossale héritée de son père. Au service Gériatrie d'un hôpital parisien, elle est à part, éveille les curiosités, alimente les conversations. Un mètre quatre-vingt cinq, pas un cheveu blanc et pas une couronne dentaire, cette force de la nature à poigne d'acier parle la langue russe, qu'elle chante parfois. J'entre sans frapper. Ses yeux noirs sans pupilles s'allument.